

P. Mauro-Giuseppe Lepori OCist

De quelle formation avons-nous besoin ?

On m'a demandé d'intervenir plus particulièrement sur le thème de la formation. J'essaierai de vous transmettre quelques réflexions à partir de ma propre expérience, surtout dans le contexte de la vie de mon Ordre, que j'ai appris à connaître de près au cours de ces 14 années en tant qu'abbé général, dans les différents continents et cultures dans lesquels il est répandu. Puisque vous êtes à la veille du choix d'un nouvel abbé primate, je me concentrerai un peu plus spécifiquement sur les expériences et les sentiments que je vis et ressens dans ce domaine par rapport à la situation actuelle des communautés que je visite et des moines et moniales que je rencontre. Je sais qu'aujourd'hui, dans les différents Ordres, nous vivons plus ou moins les mêmes expériences, les mêmes défis, les mêmes motifs de joie, d'espérance, mais aussi de déception et d'inquiétude pour l'avenir.

Toujours des disciples

Depuis que je suis entré au monastère il y a 40 ans, il est clair pour moi qu'être moine et être disciple sont des identités qui coïncident. Mais aussi, depuis que je suis abbé, c'est-à-dire depuis 30 ans, je peux dire que c'est la même chose : être abbé et disciple, être père et être fils, former et être formé, c'est la même chose, ou cela devrait l'être. Et quand cette coïncidence ne se produit pas, ou n'est pas au moins désirée et donc ravivée, il en résulte une triste stérilité.

L'année de mon noviciat, j'ai vu dom Sighard Kleiner (1904-1995) revenir à Hauterive, après 35 ans de ministère à Rome, principalement comme abbé général. Pour nous, les jeunes, sa présence parmi nous a été une grande aide à la formation, non seulement et pas tant pour les cours qu'il a pu nous offrir, mais parce qu'à plus de 80 ans et après tant d'années de gouvernement de l'Ordre, et de participation au concile Vatican II, il était encore et toujours un disciple parmi nous, un moine qui écoutait, lisait, méditait tous les jours. Cet exemple reste imprimé en moi et me provoque, aujourd'hui plus que jamais, à un examen de conscience sur ce qui dans mon ministère, ou dans celui des supérieurs et des supérieures avec lesquels je marche, s'avère stérile, inefficace, incapable d'engendrer la vie, de soutenir vraiment les plus fragiles (et aujourd'hui tout le monde est fragile), d'accompagner un chemin qui, malgré les difficultés, va de l'avant et ne s'arrête pas dans les eaux stagnantes de l'autoréférentialité, du narcissisme capricieux ou d'une mondanité toujours insatisfaite.

Nous savons qu'il ne manque pas d'appels constants dans l'Église et dans nos Ordres pour la formation continue des supérieurs et de tous les membres de nos Instituts. Il ne manque pas de propositions de cours, d'instruments, de matériel et de collaborations pour favoriser notre formation continue.

Il y a des résultats positifs. Mais aussi beaucoup de déceptions, beaucoup d'abandons, parfois absurdes dans leurs motivations et leurs modalités. Leur fréquence nous a peut-être amenés à ne plus nous en étonner. Mais nous devrions au moins nous interroger ce que tout cela nous demande, sur ce à quoi cela nous invite, et à quelle conversion cela nous provoque.

Plus positivement, nous pouvons nous demander : qu'est-ce qui pousse tant de moines et de moniales âgés à rester des disciples à l'écoute, assoiffés de formation et de conversion, comme je le disais à propos de dom Kleiner ? Souvent, nous nous réjouissons simplement avec eux de la fraîcheur d'esprit qu'ils conservent jusqu'à un âge avancé, en espérant que nos propres cerveaux, qui nous semblent déjà fatigués et manquant de souplesse, connaîtront le même sort. Mais est-ce vraiment ce qui fait les disciples, même dans la vieillesse ? En effet, il y a des moines et des moniales âgés qui restent disciples malgré la diminution des facultés physiques et intellectuelles nécessaires à la lecture et à l'apprentissage.

Ne pas dissocier la formation de la vocation

Non, le vrai secret de ces disciples éternels ne se situe pas au niveau cérébral mais au niveau spirituel. Leur secret consiste à ne pas dissocier la formation de la vocation. Non pas tant de la vocation à exercer un service ou un ministère particulier, mais de la vocation à suivre le Seigneur sur le « chemin de la vie » que Lui, « dans sa miséricorde », a choisi pour chacun de nous en nous appelant à la vie monastique selon saint Benoît (cf. *RB* Prol. 20).

La *Règle* de saint Benoît est imprégnée de cette inhérence constante et totale de la formation à la vocation, ce n'est certainement pas à vous que je dois l'enseigner. Si bien que pour suivre la vocation monastique, saint Benoît ne dit pas qu'il fonde un monastère mais une *schola* du service du Seigneur (*RB* Prol. 45). Chacun, du novice à l'abbé, doit toujours se former à l'écoute de la Parole de Dieu et de l'Église. Il ne s'agit pas seulement d'une formation préalable, que l'on acquiert au début et dont on peut vivre, mais d'une attitude constante, car le Christ nous appelle à le suivre maintenant comme il nous a appelés au début. Si l'abbé doit savoir tirer de la Parole de Dieu des choses anciennes et des choses nouvelles (*RB* 64,9), cela signifie qu'il doit continuer à l'écouter aujourd'hui comme hier. La nouveauté, même lorsqu'elle est le fruit d'une racine ancienne, découle toujours d'un don jaillissant de l'Esprit Saint. La nouveauté est l'événement originel qui demeure présent et vivant pour nous et pour tous. La source est l'origine qui reste présente, qui jaillit maintenant, et ce n'est qu'en puisant maintenant que nous pouvons transmettre aux autres une eau qui reste jaillissante, pure et fraîche.

La dissociation entre formation et vocation me semble être l'erreur éducative la plus répandue aujourd'hui, comme ce fut le cas en d'autres temps de crise de la vie monastique, mais aussi de la vie religieuse en général, sans parler de l'ensemble de la vie chrétienne. C'est comme si l'on prétendait suivre le Maître sans l'écouter, sans tout apprendre de Lui, sans implorer : « Seigneur, enseigne-nous ! », et pas seulement « à prier » (*Lc* 11,1), mais à vivre, à vivre une vie qui est le

commencement de la vie éternelle en cette vie. C'est comme si nous n'écoutions pas le Christ qui, en nous appelant, en nous choisissant comme disciples, nous dit : « Mettez-vous à mon école... et vous trouverez le repos pour votre âme » (*Mt 11,29*).

Que signifie apprendre du Christ ? Pourquoi, même lorsque nous étudions la théologie ou d'autres matières utiles et, disons-le clairement, nécessaires à notre vie, avons-nous l'impression de sortir lentement de « l'école du service du Seigneur », de nous éloigner, comme le jeune homme riche, du Maître doux et humble de cœur ? Qu'est-ce qui nous fait peur dans cette école, dans ce Maître toujours patient, toujours prêt à répéter ses leçons, qui ne fait pas passer d'examens, qui ne donne pas de notes, qui ne fait pas redoubler la classe ? Et pourquoi, surtout, prétendons-nous être à son école, apprendre ses choses, ses matières, ses paroles, sa morale, sa philosophie de la vie, mais comme si nous préférons fréquenter des maîtres qui nous parlent de Lui au lieu que ce soit Lui qui nous parle ?

Former aux intérêts du Christ

L'infidélité subtile qui se glisse dans la formation que nous proposons ou que nous recevons tient toute dans le fait de vouloir être ses disciples sans pour autant accepter de renoncer à notre propre projet de vie. Dire oui à la vocation et être vraiment les disciples du Christ n'est pas possible sans entrer, au moins en tant que désir, dans son projet pour nous, qui correspond au dessein du Père de faire de nous ses enfants en son Fils unique. Le Christ est notre Maître pour nous conduire à cet accomplissement de la vie en Lui avec le Père dans le don de l'Esprit. Le Christ nous demande un renoncement à notre projet finalement illusoire sur nous-mêmes afin d'entrer dans la réalité de la vie que Lui, résurrection et vie de la vie, est pour nous, si nous le suivons.

J'ai l'impression que c'est sur ce point que nous nous sommes tous un peu éloignés du chemin tracé par le Maître et Seigneur, oubliant que sa première leçon de vie et de vocation est le lavement des pieds, sa chaire d'enseignement la Croix, sa sagesse la douceur et l'humilité de son Cœur. Nous avons glissé hors de ce chemin par une conformation imperceptible mais progressive au monde, à ses projets, à son idolâtrie de la réussite, de l'épanouissement personnel. J'avoue que de plus en plus souvent, en regardant les communautés, les jeunes qui y entrent et qui restent, la manière dont certains supérieurs gouvernent, etc., je me surprends à m'exclamer avec saint Paul : « En réalité, chacun cherche ses propres intérêts, et non ceux de Jésus Christ » (*Philippiens 2,21*).

Remarquez bien qu'il en a toujours été ainsi, si déjà saint Paul le dit. Le problème, c'est quand nous n'en prenons plus conscience, quand nous ne ressentons plus la poursuite de nos propres intérêts comme une infidélité dont notre cœur a besoin d'être converti encore et encore jusqu'à la fin. Le problème se pose surtout lorsque nous en venons à identifier la vocation avec la poursuite de nos propres intérêts, sans même penser que le Christ pourrait avoir d'autres intérêts que nos intérêts individuels mesquins.

Le problème, c'est lorsque nous voulons attirer des vocations au monastère par une propagande qui ne promet rien d'autre qu'un épanouissement narcissique, comme peut le faire n'importe quelle salle de sport ou n'importe quelle université pour fils à papa.

Nous sommes loin des exigences de la *Règle* concernant l'accueil des vocations : les laisser frapper à la porte depuis quatre ou cinq jours, en répondant par des injures et autres difficultés opposées à son entrée (cf. *RB* 58,3), puis vérifier si le novice est prompt et empressé « *ad obprobria* » (58,7), c'est-à-dire à tout ce qui, dans le monastère, s'opposera peu ou prou à ses goûts et à ses projets.

Le centre de la préférence

Nous savons que pour saint Benoît – toujours attentif à ne pas briser le vase en voulant trop racler la rouille et à ne pas broyer le roseau déjà éclaté (cf. *RB* 64,12-13) –, cette endurance il ne l'exige pas comme une preuve de force stoïque mais comme une preuve de préférence pour le Christ, une preuve d'amour pour Lui. Celui qui est véritablement amoureux ne cède pas aux obstacles qui le séparent de son bien-aimé.

N'est-ce pas aussi en cela que notre formation a perdu sa boussole ? N'avons-nous pas perdu la mystique du Christ Époux bien-aimé, du Christ plénitude du cœur et de la vie ? N'avons-nous pas perdu le sens du Christ comme celui auprès duquel nous n'avons rien de plus cher (*RB* 5,2) ? Est-ce que nous formons encore à la mystique de la préférence du Christ à nous-mêmes, comme accomplissement véritable et réel de notre moi, de notre vie ?

Lorsque cela est perdu, tout est déséquilibré. En négligeant le pivot et le centre de la vocation, le Christ qui nous appelle à Lui, nous perdons inévitablement l'orientation et l'unité de tout ce que la vocation implique. Nous ne savons plus comment réguler tous ces fragments qui n'ont de sens que si un centre les ordonne et les harmonise, en donnant à chaque fragment sa tâche, sa fonction et sa régulation par rapport à l'ensemble. Quand je vois la maladresse de tant de supérieurs et de communautés à réguler l'usage d'internet et des médias sociaux, je me demande si le problème n'est pas beaucoup plus général : sommes-nous sûrs que les autres éléments de notre vie, comme le travail, les relations, le repos, la liturgie elle-même, sont déjà harmonieusement intégrés dans une vie centrée sur le Christ ? Si le Christ n'est pas au centre, même l'Eucharistie devient un fragment qui ne trouve pas sa place et sa fonction.

C'est pourquoi saint Benoît a établi l'école de la vie monastique comme une communauté dans laquelle la liturgie et l'abbé sont ce qui pointe toujours vers le Christ comme centre de la vie, rappelant et éduquant à se souvenir de Lui, à revenir à Lui, à vivre tout pour Lui, avec Lui et en Lui.

La *Règle* nous forme à nous sentir appelés au Christ et par le Christ à chaque instant et dans chaque aspect de l'existence. Pour chaque aspect de la vie, la *Règle* nous enseigne à écouter une parole de Dieu qui nous appelle à Lui. Se former à l'écoute

est la même chose que se former à suivre. Dans la *Règle*, il n'y a aucune dichotomie entre la vocation et la formation.

Il y a quelques mois, j'ai procédé à la visite canonique de notre plus grand monastère, en nombre de moines : 216 moines, au Vietnam. Nous avons écouté 186 frères. Pour la première fois, je les ai entendus s'inquiéter de la baisse assez brutale des vocations qui se produit là-bas, comme dans toute l'Asie. Même les plus jeunes vivent ce phénomène avec inquiétude. À nos yeux d'Occidentaux, habitués depuis des décennies à ces vaches maigres, cette inquiétude peut sembler sans grand fondement, puisqu'ils ont toujours chaque année plus de vocations que nous n'en avons eues depuis 30 ans peut-être. Je me suis cependant rendu compte que ce malaise, cette crainte face à un avenir qui semble promettre de moins en moins, peut être le signe d'un temps de grâce qui appellera ces monastères à un sursaut de conscience.

Dieu nous appelle à ne pas nous préoccuper tant *des* vocations que *de la* vocation. Le fait d'avoir tant de vocations fait souvent oublier la vocation, qui est la seule chose qui compte, même quand il y a beaucoup de vocations. Il s'agit d'une question qui touche directement le sujet de la formation. Souvent, comme par le passé en Europe ou en Amérique, l'abondance des vocations a conduit à négliger la formation des vocations. Mais aussi une fragilité excessive a souvent conduit à négliger la nécessité de soigner la vocation jusqu'au bout, parce que la vocation nous est donnée pour suivre le Christ jusqu'à la fin.

Pour vivre la vocation, il n'est pas important d'être nombreux ou peu nombreux. Si l'on ne prend pas soin de la vocation, il est inutile d'être nombreux et il est triste d'être peu nombreux. Si l'on prend soin de la vocation et qu'on la forme, être nombreux devient une fécondité reconnaissante et humble, pleine de responsabilités, et être peu nombreux devient une occasion d'offrande qui s'accomplit dans la fécondité pascale de la graine qui tombe en terre et disparaît pour porter le fruit abondant que Dieu veut.

Circularité des états de vie

Toutefois, je voudrais conclure par une réflexion sur un aspect qui, à mon avis, ne devrait pas être oublié lorsque nous pensons à la formation monastique. Le risque que nous courons tous est de concevoir isolément la formation propre à l'état de vie chrétienne auquel nous sommes appelés dans le Corps du Christ qu'est l'Église. Et ce, que nous appartenions à l'état de la vie consacrée, à l'état de vie cléricale ou laïque. Comme si un organe d'un corps pouvait se développer et fonctionner indépendamment du corps auquel il appartient. Au contraire, le cœur ne peut se développer que s'il bat pour tout un corps vivant ; la tête ne peut développer sa fonction de gouverner le corps que si elle envoie des influx nerveux à chaque membre et en reçoit de chaque membre. Il en va de même pour chaque membre par rapport à la tête, au cœur et aux autres organes ou membres du corps.

L'impulsion synodale que l'on cherche à raviver aujourd'hui dans l'Église peut être une excellente occasion de retrouver ou d'initier dans chaque état de vie et chaque vocation une formation sensible à la circularité complémentaire des états de vie pour la vitalité de tout le corps ecclésial. En bref, il s'agit de se laisser former par la complémentarité avec les autres états de vie dans l'unique Corps du Christ.

Il me semble qu'aujourd'hui il est urgent de retrouver une saine conscience de cette complémentarité de tous les états de vie, fondée sur le baptême. Souvent cette complémentarité n'est pensée que comme un échange de services de substitution (par exemple, que les laïcs viennent prier au chœur à la place des moines), ou bien elle est vécue en grignotant les espaces de pouvoir propres à chaque état de vie (par exemple, lorsqu'on pense que la promotion des laïcs consiste en leur cléricisation, ou que les religieux sont utiles s'ils assument un rôle pastoral diocésain). Au contraire, le véritable besoin de chaque état de vie est que les autres états de vie vivent pleinement leur vocation et leur mission spécifiques. Pour vivre en plénitude la vie religieuse et monastique, nous avons besoin que les autres états de vie, clercs et laïcs, vivent pleinement leur vocation. Et chaque état de vie pleinement vécu aide les autres à vivre pleinement leur propre état de vie. En d'autres termes, il est beaucoup plus utile à la vie monastique que les laïcs se consacrent totalement à la nature séculière de leur vocation plutôt que d'attendre d'eux qu'ils nous remplacent dans notre vocation en négligeant la leur.

La véritable collaboration est cette complémentarité dans laquelle chaque état vit sa propre vocation et chaque état est conscient et fait l'expérience que la vitalité de ceux qui vivent dans les autres états est aussi un accomplissement pour eux-mêmes. Car nous sommes des membres différents, mais complémentaires et co-essentiels, d'un même corps.

Il est beaucoup plus fructueux pour chacun et pour toute l'Église que les monastères aident les laïcs à être laïcs, les prêtres à être prêtres, et que les laïcs et les prêtres nous aident à être moines.

Mais même pour vivre ainsi, nous avons besoin d'une formation monastique fondée sur une conscience solide, claire et surtout reconnaissante du mystère de l'Église dans laquelle nous sommes sauvés et sanctifiés par le Christ Rédempteur.